

—Comptez-y, dit Ferreira en refermant la fenêtre sur lui.

Le comte rentra dans cet appartement, brisé d'émotion, pâle, se soutenant à peine ; mais une force étonnante le poussait. Il s'enveloppa de son manteau, plaça avec soin l'enfant dans ses plis et sortit de l'appartement.

Il demanda le cordon aux époux Protat qui n'étaient pas encore recouchés et se chamaillaient à qui mieux mieux.

—Vous partez déjà, monsieur don Juan ! firent-ils de concert.

—Oui, je n'ai pas le temps d'attendre. Ouvrez-moi.

Le cordon résonna sous le vestibule et le ressort de la porte cochère joua. Le comte se dirigea immédiatement vers la rue et s'arrêta sur le seuil de la porte, comme s'il eût cédé à un remords ; mais c'était une simple réflexion. Il laissa la porte de la maison ouverte, alla déposer son tableau dans sa voiture et revint trouver les époux Protat.

—Je réfléchis à une chose, leur dit-il sérieusement.

—A laquelle, monsieur don Juan ? demanda la femme, plus curieuse que son mari.

—Il est inutile que vous disiez à madame Margared que vous m'avez vu cette nuit.

—Ah !... firent-ils tous deux avec un étonnement très marqué.

—Je le désire, reprit Ferreira en les regardant entre les yeux.

—Cependant... hasarda Protat, qui s'était déjà assez bien trouvé d'une interdiction de même nature.

—Et voici pour vous le rappeler, — ajouta le comte en posant une dizaine de louis sur la table de la loge.

—Ah ! monsieur don Juan !

—N'oubliez pas !

Et le comte s'éloigna, referma la porte sur lui, et trois secondes après sa voiture roula rapidement dans la direction de sa demeure.

—Qu'est-ce qu'il a donc été faire là-haut ? se demanda madame Protat, tout en regardant son mari qui comptait et alignait les belles pièces d'or dans le creux de sa main.

—Madame Protat, répondit le mari, monsieur don Juan, je commence à le soupçonner, est un grand seigneur. Il ne faut donc pas nous aviser de le gêner, nous y perdriions trop !... Deux cent vingt francs pour ne pas dire qu'il a passé là-haut dix minutes, c'est un joli denier !... Et nous ne sommes pas au bout, peut-être...

IV

LE RETOUR DE LA MÈRE.

Nous avons laissé les concierges de la maison de la rue Martel comptant les louis du Portugais, et le mari surtout, tellement joyeux, qu'il ne songeait nullement à se recoucher, dans l'impatience où il était de voir venir le jour.

—Oui, lui dit sa femme avec une amère expression de reproche, tu es pressé d'aller boire comme toujours, et notre ménage ne verra pas un sou de tout cet argent ?

—Cet argent, bonne amie, j'ai le projet de la placer à intérêt.

—A la caisse d'épargne ?

—Mieux que cela, tu vas voir... Sauvageot a l'intention d'agrandir son commerce et de faire une opération sur les charbons de terre...

—Eh ! ton Sauvageot est un ivrogne comme toi qui ne fera jamais rien.

—Possible, mais c'est un finot.

—Un finot, je le crois, car c'est toujours toi qui payes quand vous faites vos noces. Je ne sais pas avec quel argent, par exemple, car il ne pleut pas ici. Dans quel état es-tu revenu le soir du baptême de la petite à madame Margared !

—Ce jour-là, c'était un napoléon que m'avait encore donné M. don Juan.

—Oh ! vous avez donc des secrets ensemble ?

—Pas encore, mais je présume que nous en aurons bientôt, et pas plus tard que ce matin ; car, vois-tu, c'est une frime, il avait quelque chose à faire là-haut, et je ne serais pas éton-

né que M. Berthold, qui demeure au-dessous, se plaigne d'avoir entendu... enfin je ne sais pas quoi... mais il faut savoir. Il y a bien une heure que tu as donné à boire à la petite, montons y ensemble...

—Eh ! laisse donc tout cela, Protat, reprit la femme, je ne sais pas ce que tu as à être aussi curieux ! qu'est-ce que cela nous fait ?

—Quelle bonne pâte tu fais ? Tu te laisserais tondre sans crier, toi ! mais, moi, c'est différent, il faut que je sache. Ça peut servir un jour ou l'autre, et la mémoire est un fier revenu quand on en a, — et j'en ai.

—Encore tes mauvaises pensées !

—Allons, grimpons là-haut tous les deux, ou j'y vas seul, répliqua le portier d'un ton bourru.

Mais en ce moment on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte, bientôt suivi d'un coup de sonnette assez violent.

—Sacrebledu ! fit Protat.

—Ah ! c'est elle qui rentre, dit madame Protat, tant mieux.

—Je monterai avec elle, si tu n'y vas pas, — alors, arrange-toi pour monter, reprit le mari avec un accent de menace.

Un second coup de sonnette retentit, auquel obéit Protat en tirant le cordon.

—C'est moi, madame Protat, répondit la voix claire de Margared qui se présenta devant la loge dont la porte était ouverte, — il n'y a rien de nouveau ? vous êtes montés ?

—J'allais y retourner, madame, répondit la concierge en prenant une chandelle et se disposant à marcher devant elle pour éclairer.

—Attendez, reprit Margared, je vous dois beaucoup d'argent, j'en ai...

—Oh ! ce n'est pas la peine, ma chère dame, plus tard !

—Voici toujours cent francs, répliqua Margared en posant un billet sur la table, — nous compterons ce soir. Montons.

Protat lança un regard impérieux à sa femme et se recoucha tranquillement.

Les paliers de chaque étage de cette maison étaient assez étendus en longueur : à chacune de leurs extrémités se trouvaient deux portes, ouvrant sur deux appartements distincts. La porte de Margared était celle qui se présentait la première ; de sorte que le palier, dans les profondeurs duquel n'arrivait pas la faible lumière portée par madame Protat, était dans une complète obscurité.

Margared fit signe à Madame Protat d'ouvrir la porte, lui prit la chandelle des mains et la remercia.

—Je vous appellerai si j'ai besoin de quelque chose, dit-elle entrant dans son appartement, et se dirigea vers le berceau de sa petite fille.

Tout à coup elle poussa un cri sauvage, elle saisit la petite fille, la palpa avec frénésie, ouvrit la bouche, essaya de balbutier un mot ; mais l'air manqua à sa poitrine et elle n'eut pas la force de replacer l'enfant dans le berceau.

Cet enfant qui n'était pas le sien était un cadavre !

Margared battit l'air de ses deux mains et tomba inanimée sur le tapis.

V

LES VOLEURS D'ENFANTS

Aussitôt après avoir déposé, dans le berceau vide de sa fille, l'enfant désormais bien portant, qui devait à tout jamais lui garantir l'intégralité de la fortune des Castel-Branco, le comte de Ferreira s'assura que sa femme ne s'était pas réveillée, et soulevant entre ses bras la nourrice, l'emporta comme une plume dans sa chambre.

Le changement d'air réveilla cette femme qui, tout étonnée de se trouver là, en demanda l'explication du regard. Le comte était un homme d'action, on le voit, il n'était pas moins fort en combinaisons ; aussi se mit-il à congédier la nourrice, en lui faisant comprendre que l'état de sa santé avait peut-être contribué à compromettre celle de l'enfant qui lui était confiée. Quelques mots, échappés la veille au médecin, sur ce